

Consignes pour le commentaire de texte :

Veillez faire un commentaire du texte ci-dessous à partir d'une analyse des thèmes abordés par l'auteur, des techniques narratives, du style, etc. Ce commentaire devra vous permettre de faire ressortir et de discuter les intentions de l'auteur. Il devra prendre la forme d'un texte comportant une introduction, un développement organisé de la façon la plus claire possible (parties, sections, transitions, etc.) et une conclusion.

J'ai vécu plus de trois années aux côtés de Grand-père, après la mort de mes parents, et avant qu'un sbire à lunettes, étranglé dans le col amidonné d'une mauvaise chemise, ne décidât qu'au nom de la protection de l'enfance ma place était plus dans une morne et catholique famille d'accueil que dans un lieu de
5 perdition liquide.

J'aurais donné tout ce que je ne possédais pas alors pour demeurer avec Grand-père, à entendre les propos codés des clients qui débattaient des saisons et du cours des rivières dans un langage fait de phrases qui jamais ne se terminaient, de regards embués, et de mains tremblantes aux doigts noueux. Ces
10 hommes, qui se fréquentaient depuis l'enfance, n'avaient plus guère besoin des mots pour se parler, ni pour se comprendre, et en se regardant les uns les autres, par-dessus les tapis de velours vert et les jeux de cartes graisseux, c'est comme s'ils voyaient au fond d'eux-mêmes, dans une transparence que les langages, fussent-ils maniés par les plus habiles littérateurs, ne parviennent jamais à
15 surfiler.

L'Excelsior était ouvert tous les jours de la semaine, ainsi que le dimanche matin. Ce jour-là, il attirait les mécréants qui préféraient le bouquet des Alsaces champagnisés à celui de l'eau bénite. À dire vrai, c'était les mêmes clients que durant la semaine ; à force de hanter le lieu, ils en avaient fait comme une
20 seconde maison, plus calme que la leur, et dans laquelle les rares cris n'étaient pas des réprimandes de vieille épouse aux cheveux jaunes mais des effrois d'hommes scandalisés devant la balourdise d'un beloteur distrait.

Mais le dimanche, on s'habillait tout de même : les costumes remplaçaient les bleus. La plupart de ces hommes n'en possédaient d'ailleurs qu'un, le plus
25 souvent celui de leur mariage, qui avait traversé les modes, quelques enterrements, ainsi qu'un demi siècle dans l'entêtante compagnie de la naphthaline. Si certains corps avaient grossi, le costume s'était adapté, et saucissonnait désormais l'individu que jadis il servait galamment. Les gestes dominicaux en subissaient une majesté guindée, une sorte de lenteur et de gêne
30 protocolaire qui finissaient par déteindre sur les conversations, un semblant plus sérieuses.

Même les alcools ingurgités se distinguaient des communs liquides de la semaine : on aimait ce jour-là les pétillants de toutes sortes, et lorsque je rentrais

de la messe sous le regard désolé de certains, il régnait dans l'établissement une
35 légèreté électrique qui faisait luire les regards plus que de coutume, comme si
tous ces hommes soudain ragillardis s'apprêtaient à courir au plus proche bal
ouvert pour y lever leur première danse.

« Tu n'as donc pas pu le guérir de sa maladie, ce petit ! » lançait à mon
adresse le plus enragé des bouffeurs de curé. « Laisse-le donc tranquille »,
40 répondait Grand-père, « il est notre ange qui rachète nos vices... », et lui qui
rarement manifestait sa tendresse ne manquait jamais en ce moment, et devant
tous les autres, de m'embrasser sur les deux joues.

J'aimais par-dessus tout le départ du dernier client, en ce jour, car il
signait pour quelques heures l'absolue complicité qui me liait à mon Grand-père :
45 une après-midi nous était offerte à tous deux, une entière après-midi qui selon
les saisons nous menait à musarder le long du canal et sur le port, dans les forêts
de feuillus envahies de fougères, ou bien encore au bord de la rivière pour y
pêcher le chevesne aussi bien que les souvenirs.

50 Philippe Claudel, *Le Café de l'Excelsior*, Paris, La Dragonne, 1999, p.25-29.